

Nos investigations préalables et notre expérience de négociation d'accès au terrain nous ont amenés à privilégier des sujets adultes féminins. Les femmes ouvrent quelquefois plus facilement aux cercles familiaux et relationnels, parce qu'elles sont souvent spontanément intéressées par les questions de transmission des langues.

Ainsi notre choix d'instance de socialisation langagière s'est porté sur la famille pour deux terrains d'observation, et sur un commerce de quartier pour le troisième, grâce à trois informatrices principales : deux mères de famille et une coiffeuse.

Le premier terrain familial est situé à Monaco : dans cette famille, le père est allemand, locuteur d'anglais, français et allemand, la mère est italienne, locutrice d'italien, de français et d'anglais et ils ont un enfant auquel ils s'adressent en trois langues : italien, anglais et français. Alors que le père nous semble tenir à la pratique monolingue en anglais avec son enfant, la mère tend à s'adresser à lui dans les deux langues : l'italien, sa langue d'origine et le français, langue de l'environnement. L'absence de l'allemand dans cette famille attire tout particulièrement notre attention. L'autre terrain est situé à Grenoble dans une famille franco-japonaise où l'anglais est langue véhiculaire pour les parents, car lorsqu'ils se sont rencontrés, l'un ne parlant pas la langue de l'autre, ils ont pris cette habitude langagière. Mais suite à la naissance de leur fille, le français et le japonais, leurs langues premières respectives, entrent en scène. Nous avons au premier abord l'impression qu'ils manient leurs langues très librement, très loin de la notion de *matrix language frame*, introduite par Myers-Scotton (2006) selon laquelle il y a toujours, dans un énoncé bilingue, une langue matrice qui définit le ca-

dre syntaxique, l'autre langue étant encastrée dans cette langue matrice.

Le troisième terrain réunit, dans un salon de coiffure au centre-ville à Grenoble, une coiffeuse d'origine sicilienne et ses clients du quartier aux répertoires langagiers variés.

La première étape de recueil des interactions *in situ* a été effectuée et les données demandent maintenant à être analysées puis les interprétations confrontées. L'analyse mettra alors en lumière les types d'alternances réalisées ainsi que les choix opérés en matière de mélanges de langues et leur fonctionnalité discursive •

Références :

- > LÜDI, G. & PY, B. (2003 [1986]) : *Être bilingue*, Berne : Peter Lang.
- > GUMPERZ, J. & HYMES, D. (eds) (1964) : *The ethnography of communication. American anthropologist*, vol. 66, n° 6. II.
- > BILLIEZ, J. & SIMON, D.L. (eds) (1998) : *Alternance des langues : enjeux socioculturels et identitaires*, LIDIL n° 18, Grenoble : ELLUG.
- > MYERS-SCOTTEN (2006) : *Multiple Voices : An Introduction to Bilingualism*, Malden, MA : Blackwell publishing.
- > BILLIEZ, J. & al. (2000) : *Une semaine dans la vie plurilingue à Grenoble*. Rapport pour la DGLFLF.
- > SIMON, D.-L. & al. (2010) : *Biographies langagières et mobilité professionnelle : recomposition des répertoires plurilingues*. Rapport pour la DGLFLF.

1 L'équipe pour ce projet spécifique est constituée de : Silvia AUDO GIANOTTI, chercheure LIDILEM, enseignante de français Monaco ; Jacqueline BILLIEZ, professeure, université Grenoble-LIDILEM ; Chantal DOM-PMARTIN, MCF université Toulouse 2-LIDILEM ; Stéphanie GALLIGANI, MCF université de la Sorbonne Nouvelle Paris 3-DILTEC/LIDILEM ; Takako HONJO, chercheure LIDILEM, traductrice français-japonais ; Patricia LAMBERT, MCF IFE/ICAR Lyon ; Marie-Odile MAIRE-SANDOZ, chercheure IFE Lyon ; Diana-Lee SIMON, MCF université Grenoble-LIDILEM ; Nathalie THAMIN, MCF université de Besançon, LASELDI/LIDILEM.

AJUSTEMENT, ALTERNANCE ET INTÉGRATION CODIQUE CHEZ LES PALIKURS DE L'OYAPOCK : questions de méthode et premiers résultats

François NEMO, Université d'Orléans

Les Palikurs (Pahikwene) vivent au Brésil et en Guyane française. Ils connaissent une forte croissance démographique, en particulier en Guyane. À Saint-Georges ils vivent dans un contexte urbain plurilingue avec trois véhiculaires (français, créole guyanais, brésilien) et plusieurs vernaculaires (palikur, créole de l'Amapa).

Notre étude a pris pour objet toutes les formes de passage d'une langue à l'autre dans les pratiques linguistiques des Palikurs, en interrogeant simultanément ces pratiques d'alternance, à tous les niveaux langagiers ou linguistiques : on se situe donc aussi bien au niveau des interactions, séquences, échanges, interventions, énoncés, constructions et mots qu'à celui de l'ensemble des interactions.

La méthodologie mise en place repose sur :

- > une étude habitation par habitation de la situation et des compétences linguistiques en palikur ;
- > une prise en compte des biais pesant sur les données recueillies.

Outre une première mesure de la réalité de la pratique du palikur, l'étude en cours a montré :

- > la variabilité des configurations sociolinguistiques existantes dans les différents voisinages ;
- > la coexistence palikur/créole vernaculaire de l'Amapa comme première forme de

plurilinguisme familial et le statut de véhiculaire local du palikur ;

> la singularité des adolescents en matière d'utilisation du palikur (refus) ainsi que le retour ultérieur à son emploi, certains « jeunes » décrits comme créolisés faisant ensuite parfois grandir leurs propres enfants dans un contexte quasi-monolingue.

Le problème de la spécificité des situations d'obtention des données comparée à la réalité des situations réelles auxquelles un locuteur du palikur est exposé est lié à la présence même de l'observateur : faisant partie de l'équation, il la modifie inévitablement, avec le risque de générer artefacts ou erreurs d'interprétation.

Présent comme témoin ratifié, l'observateur peut en effet générer soit l'inclusion artificielle de créole/français dans les productions langagières, soit une minimisation de leur utilisation et de l'alternance codique du fait de son intérêt pour le palikur.

Échapper au paradoxe de l'observateur suppose de :

- > rompre avec l'illusion du recueil pur d'une réalité préexistante, et considérer les données comme des données expérimentales ;

- > faire oublier la présence de l'observateur en la rendant constante, pour rendre possible l'observation de situations auxquelles il/elle n'a normalement pas accès, une telle démarche imposant de disposer de temps et de prétextes pour être présent.

On aurait pu penser que le choix de la langue à utiliser dépendrait du profil linguistique des interactants, avec choix d'une langue commune, vernaculaire ou à défaut véhiculaire. Mais :

- > la plupart des locuteurs parlant 3 ou 4 langues à des degrés divers ;
- > plusieurs véhiculaires étant en concurrence (palikur compris) ;
- > ce choix étant aussi une question de politesse ;
- > le tout supposant une connaissance du profil linguistique de chacun (langues utilisables, langues acceptées, langues utilisées), il a été observé que l'ajustement codique n'était pas prévisible à partir de la seule identité des interactants, la simple présence de tiers ou encore la localisation de l'interaction suffisant à modifier la situation, comme par exemple quand la simple présence de passants non-palikurophones suffit à faire basculer vers le créole une conversation en palikur.

On observe aussi des interactions bilingues quant à leur organisation séquentielle, par exemple des personnes se croisant sur une route, avec typiquement des séquences d'ouverture et de clôture dans une langue (créole ou à l'inverse palikur) et les autres séquences dans l'autre.

De même, le refus d'utiliser le palikur chez certains adolescents - qui pourtant le comprennent et peuvent le parler -, a pour résultat de produire des échanges bilingues, avec utilisation par les uns du palikur et réponse des autres en créole ou français.

À l'intérieur des interventions ou encore des énoncés qui composent celles-ci, la forme la plus courante associant le palikur au créole ou au français (souvent aux deux) - la question de savoir si ce qui est appelé créole en est toujours ou doit être considéré comme un français régional avec des constructions créoles - consiste en une association de séquences discursives en palikur et de commentaires métadiscursifs en créole ou français, association qui va d'une forte présence du créole et du français dans les préambules, à celle d'incises métacommunicationnelles (reformulation, précision, exemplification) ainsi qu'à un recours quasi systématique aux connecteurs et mots de discours de ces deux langues.

On observe ainsi des « C'est tout », « quand même », « paske », « se ke », « bon », « ben », « et pi », « et puis », etc., ce qui montre à l'évidence un emploi privilégié

des langues concernées pour la facilitation de l'échange langagier, et le fait que l'alternance codique en question relève d'une macro-syntaxe cohérente.

Dernière forme de co-utilisation de plusieurs codes, la plus lexicalisée et la plus grammaticalisée : celle de l'intégration d'éléments non-palikurs en palikur. Le recours au français ou au créole concerne les dates et heures, avec utilisation directe de la forme française (e.g. « *samedi* ») ou inclusion d'une base exogène dans une construction palikur. On aura ainsi « *dezeurnet* » ou « *troizeurnet* », ou encore « *dizanswa* ».

Il en est de même pour les nombres, les Palikurs - qui ont un système de classificateurs numéraux parmi les plus complexes au monde - tendant à utiliser pour les nombres supérieurs à 10 des formes à base française.

En laissant de côté les cas d'emprunt et la question de la concurrence entre vocabulaires palikur, créole et français, il faut aussi noter l'intégration d'éléments constructionnels, tels que *si* ou *qui*.

Au niveau morphologique, on observe l'utilisation en palikur

comme verbe ou base verbale de verbes créoles, comme dans « *kwis ku is kuve* » (« alors cela est couvert »), « *is barekeyye* (cela empêche tout de passer, du créole *barre*) ou encore « *ay nã viv gikak* » (« je vis ici avec lui ») ou « *Nã ike no gicoucha git* ».

Les pratiques linguistiques des Palikurs montrent, loin de Babyl, que le plurilinguisme, quand il est une réalité collective, est d'abord un cadre dans lequel les contraintes conversationnelles et pragmatiques ordinaires d'ajustement codique, de nécessité de se comprendre et politesse s'exercent de façon spécifique. Elles montrent aussi la capacité des langues à intégrer des éléments exogènes sans tomber dans la diglossie •

Références :

- > RENAULT-LESCURE & GOURY 2009, *Langues de Guyane Vents d'Ailleurs*, IRD éditions Marseille.
- > LECONTE & CAUTCOLI, « Contacts de langue en Guyane : une enquête à Saint-Georges de l'Oyapock », in Billiez (dir.) *Contacts de langues. Modèles, typologies, interventions*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- > LEGLISE & MIGE (dir.) *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane*, Paris IRD éditions.

L'alternance des langues français/wolof, français/pular

Aboubakry KEBE, Fabienne LECONTE, Université de Rouen

Pour ce projet sur l'alternance des langues entre le français et les autres langues parlées en France, nous avons choisi d'observer les pratiques alternées concernant deux langues africaines ouest-atlantiques, peu connues bien que parlées dans la migration sénégalo-mauritanienne en France : le pular et le wolof.

Notre recherche s'inscrit dans la lignée de travaux de F. Leconte sur la situation socio-linguistique de l'immigration africaine en France. Elle a, en effet, étudié la transmission des langues dans les familles originaires d'Afrique noire et les représentations dont faisait l'objet l'ensemble des langues du répertoire (langues africaines vernaculai-

res et véhiculaires, langue du pays d'installation, éventuellement autres langues européennes apprises à l'école). À l'issue de ces enquêtes, il est apparu que lorsque la durée du séjour s'accroît et que les enfants deviennent adolescents, le parler bilingue devient le code unificateur de la famille immigrante dont l'identité linguistique se modifie